

des robes roses restassent à faire, découvrirent tout à coup qu'elles n'avaient plus besoin des services d'Ulrique. C'est que, malheureusement pour celle-ci, MM. Auguste et Léopold avaient été singulièrement distraits dans leur hommages à l'égard de ces deux jeunes filles par l'éclatante beauté seulement entrevue de la couturière.

Ulrique accepta son renvoi sans mot dire et elle alla consulter l'aubergiste qui, dans son désir de l'éloigner du chemin de son trop inflammable Franzl, partit aussitôt avec elle pour se mettre en quête d'un nouvel emploi.

Assez tard dans l'après midi, la fille du comte Eldringen fut enfin prise pour faire la cuisine, dans une ferme tenue par un couple de vieux paysans aisés. Ulrique poussa trop vite, ce soir-là, un soupir de soulagement en posant sa tête sur l'oreiller. Quatre jours ne s'étaient pas écoulés que le vieux paysan lui rendait la place intenable.

Elle erra de longues heures, sans souci de l'avenir, toute à l'horreur de l'affront présent et maudissant ce don de la beauté qui lui était aussi fatal que l'héritage du titre.

“Que ne suis-je laide autant que pauvre,—s'écriait-elle,—puisque les filles sans argent n'ont pas le droit d'être belles !”

Ulrique croyait s'être aventurée très loin dans la forêt, mais, à son grand étonnement, elle découvrit, par une éclaircie, le village à ses pieds.

Elle était alors assise sur un bloc de pierre, affaiblie par la faim et le manque de sommeil, et pourtant n'ayant pu former aucun plan pour savoir où elle passerait ce jour, qui s'épanouissait en une splendeur rosée audessus des montagnes. Un étroit sentier serpentait en dedans et en dehors des sapins, et quelque part, hors de vue, la rivière murmurait et bouillonnait. Bientôt la tête d'Ulrique s'inclina en arrière, contre le tronc de l'arbre au pied duquel, au hasard, elle s'était assise, et elle s'endormit.

Elle s'éveilla en sursaut, non par suite d'un bruit soudain, mais par l'instinctive sensation de n'être plus seule.

Sur le sentier, devant elle, un vieillard était debout, la regardant avec un mélange de surprise et de pitié.

Ulrique reconnu le vieux prêtre qui avait conduit son père à sa dernière demeure et avait été un des témoins de la levée des scellés.

Elle avait vu le Père Sepp, comme on l'appelait généralement, plus d'une fois depuis, à l'église et dans la rue, mais elle ne lui avait jamais parlé. Elle le regarda d'un air d'indifférence, sans se lever de sa pierre.

“Savez-vous que vos cheveux sont tout mouillés par la rosée, mon enfant,—dit le vieillard d'une voix légèrement émue,—et que vos mains sont égratignées par les épines ? Vous devez être assise là depuis longtemps.

— Non ; depuis minuit seulement,—répondit Ulrique durement, en le regardant avec ses grands yeux gris dans lesquels brillait une flamme farouche.

— Depuis minuit ?... Toute seule ?... Bon Dieu ! pourquoi n'étiez-vous pas dans votre lit ?

— Parce que je n'en ai pas.

Le vieux prêtre eut l'air de plus en plus perplexe.

“Que dites-vous ?... Pourquoi ?...”

— Je suis ici... parce qu'un vieillard m'a insultée hier avant le souper !... un homme aux cheveux blancs comme les vôtres,” ajouta-t-elle avec une sorte de satisfaction morose à la vue de l'air de commisération croissante du visage du Père Sepp.

Les questions l'irritaient ; elle eût voulu qu'on la laissât tranquille et elle pensait se débarrasser ainsi du vénérable importun. Comme elle le connaissait mal !

“Avant le souper ! — répéta-t-il d'un ton d'effroi. — Et vous avez été dehors depuis... sans souper ! Ma pauvre enfant, c'est terrible ! Cela n'aurait pas été bien plus mal si...”

— S'il avait attendu jusqu'après le souper ? — acheva Ulrique en éclatant d'un rire nerveux.

— Riez, mon enfant, vous êtes jeune ; mais il n'y a rien d'aussi terrible que la faim, c'est la seule infortune réelle en ce monde ;... la faim et la soif, je les ai connues moi-même. Oh ! pourquoi n'êtes-vous pas venue me trouver ?

— Vous ?... Pourquoi serais-je allée à vous ?... — répliqua-t-elle d'un ton brusque. — Qu'êtes vous pour moi ?... Quel droit avez-vous de me faire des questions ou de me plaindre quand je n'ai jamais imploré la pitié de personne ?

— Je me retirerai si ma vue vous offense,—répondit le prêtre avec humilité,—mais je ne peux pas supporter l'idée que vous avez faim ; je cherche si je n'aurais pas quelque chose à vous donner.”

Et il fouillait dans la poche de sa soutane usée.

“Il va me faire l'aumône — pensa Ulrique en serrant les dents,—suis-je tombée à ce degré de misère ?”

Mais ce fut une épaisse tranche de pain bis qui sortit de la poche du bon curé et fut timidement tendue à Ulrique. Elle la repoussa avec tant de colère que le pain tomba à terre.

“Je vous ai déjà dit une fois que je n'étais pas une mendiante ! — s'écria la jeune fille aux joues de laquelle était monté un flot de sang. — Gardez ce pain pour le premier mendiant que vous rencontrerez sur votre route.

— Ce n'était pas pour les mendiants que je l'avais apporté ; il n'y a jamais de mendiants dans les bois ; c'était pour les oiseaux, les chardonnerets et les mésanges, qui ordinairement me suivent quand je dis mon bréviaire ; j'aime à leur donner à manger.”

Le vieillard ramassa le pain et, soigneusement et patiemment, se mit à enlever les parcelles de terre et les aiguilles de sapin desséchées qui s'y étaient attachées.

“Suis-je un chardonneret ou une mésange, je voudrais bien le savoir ?” se dit Ulrique, prise encore une fois d'une violente envie de rire.

(A suivre)